

Ni potes ni flics

Etablir avec les jeunes une relation de confiance permet, entre autres, de les aider à prendre conscience de leur consommation d'alcool. C'est l'expérience de **Laurent Clavien et Amra Grisevic**, travailleurs sociaux hors murs (TSHM) au sein de l'Aslec, l'Association siéroise de loisir et culture. Un point fort de leur méthode: la prévention par les pairs.

Profil

Amra Grisevic a effectué sa formation en travail social à la HES-SO (2007-2010), période durant laquelle elle a fait des stages à l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière (OSEO), puis à Villa Flora. Elle a été engagée en tant que travailleuse sociale hors murs à l'Aslec en 2011. En plus de son engagement professionnel, Amra Grisevic enseigne le français aux migrants.

Formé en travail social à la HES-SO (2007-2010), Laurent Clavien a été engagé en tant qu'éducateur à la LVT puis comme assistant social au centre médico-social de Sierre, avant de devenir, en 2012, travailleur social hors murs à l'Aslec. Il a été membre fondateur de l'association Sierre secoue la bande dessinée et membre du comité d'organisation du Sismics Festival de 2004 à 2011. Il a également siégé au Conseil général de la Ville de Sierre durant deux législatures et l'a présidé en 2011.

PAROLES & BILDER: La consommation d'alcool par les jeunes est l'une des réalités auxquelles vous êtes confrontés. Vous intervenez régulièrement dans la rue et l'espace public pour prévenir les excès. En quoi, concrètement, votre action consiste-t-elle?

LAURENT CLAVIEN: Nous assurons une présence informelle dans des endroits fréquentés par les jeunes, à Sierre, où il y a potentiellement des boissons alcoolisées qui circulent. Nous sommes sur place sans jouer le contrôle social, sans être toujours derrière eux à dire que ce n'est pas bien de boire, mais pour les sensibiliser de temps en temps à propos de leur consommation.

AMRA GRISEVIC: La particularité du travail social hors murs est que l'on peut voir le jeune ici à l'Aslec, on peut le voir à l'école, on peut aller chez lui à la maison, c'est cela qui est intéressant, de rencontrer le jeune dans son milieu de vie. Dans la rue, en plus d'intervenir de manière spontanée, nous proposons aussi un programme d'animation trois fois par semaine. Nous mettons par exemple à disposition une table de ping-pong et un baby-foot, sur la place du Cheval. Ce sont des outils qui permettent d'attirer un peu les jeunes. Comme ça ne se passe pas dans les locaux de l'Aslec, mais dans la rue, il y a peut-être un joint qui va tourner, ou bien des bières. Dans ces moments, nous pouvons tenter d'avoir des discussions autour de la consommation. Pour nous, c'est déjà de la prévention. Mais la plupart du temps, nous faisons des suivis de famille, ou des suivis individuels.

Comment établissez-vous le contact avec les jeunes lorsqu'ils sont ensemble dans la rue?

AMRA GRISEVIC: J'essaie toujours de me mettre

à la place du jeune. Si je fais la fête avec mes potes et qu'il y a un éducateur qui vient, je n'ai pas envie de le voir. Au début, on travaillait seul, mais c'était dur. Je me rappelle ma première sortie hors murs. C'était un vendredi soir. Il y avait une vingtaine de jeunes sur la place du Cheval. Je ne savais pas comment les approcher. Il m'a fallu une vingtaine de minutes avant de leur dire que j'étais éducatrice. Par la suite, nous nous sommes dit avec Laurent que nous ferions mieux d'être à deux, puis nous avons commencé à utiliser des cartes de visite, un moyen tout bête qui nous permet d'entrer en contact en disant: «Bonjour, nous sommes travailleurs sociaux, vous savez que si vous rencontrez des soucis ou si vous avez des projets, vous pouvez toujours faire appel à nous.»

LAURENT CLAVIEN: Nous intervenons avant qu'ils soient trop alcoolisés, en début de soirée. Cela dépend beaucoup s'il y a dans le groupe un ou deux jeunes que l'on a déjà pu aider. Si on les a aidés à une occasion ou une autre pour régler un problème, ils en parlent aussi entre eux. Du coup, on est assimilé à quelqu'un qui a donné un coup de main.

Quelle peut être l'efficacité d'une telle relation, qui naît dans la rue et se base essentiellement sur la confiance?

LAURENT CLAVIEN: Pour être efficace, il faut trois ans. C'est à force d'être présent, à force de se faire connaître et de créer des liens que l'on arrive à être efficace.

Il s'agit d'être présent avec eux sans être ni pote ni flic. Il existe une marge, une zone grise où la perception est importante. Si l'on est trop pote, on ne sert pas à grand-chose, car on ne va pas commencer à boire des bières



Le reportage photographique présenté avec cet entretien a été réalisé à la demande de Paroles & Bilder par Andrea Alborna, dans le cadre du festival de musique Tohu Bohu, à Sierre, en septembre 2014. Pendant les deux soirs de la manifestation, le photographe a accompagné les jeunes engagés dans le programme de prévention par les pairs organisé par l'Aslec.

avec eux puis à fumer des joints, et on ne peut pas non plus être moralisateur. Le but est vraiment d'aborder le sujet le plus sainement possible, en disant: «Ça me fait quand même souci que tu boives cinq ou six bières par soir.» Mais c'est plus lors des suivis individuels que je vais aborder ça, plus dans le rapport intime que dans le groupe.

Comment les jeunes que vous rencontrez considèrent-ils leur propre consommation d'alcool?

AMRA GRISEVIC: Les jeunes ne s'en cachent pas du tout. A 15 ans, ils sont déjà installés avec des bières sur les bancs à Beaulieu, ou devant la Migros. Ils ne craignent pas le regard des adultes.

LAURENT CLAVIEN: Ils sont dans leurs premières années de consommation. C'est lié aux potes, aux soirées. Ils sont encore dans cette phase de jeunes adultes. Il n'y a pas encore le mot «danger» écrit sur l'alcool. C'est «fun» de boire un verre.

AMRA GRISEVIC: Souvent, quand je leur demande à quel moment la consommation devient problématique, ils me répondent: «Oui, mais nous on n'a pas les mains qui tremblent, ce

IM GESPRÄCH

WEDER KUMPEL NOCH POLIZIST

Für die Präventionsarbeit bei Jugendlichen ist eine auf Vertrauen basierende Beziehung grundlegend. Der Aufbau dieser Beziehung benötigt Zeit und Mittel, um mit den Jugendlichen in Kontakt zu treten und setzt eine professionelle Haltung voraus. Zu diesen Schlüssen gelangen die beiden diplomierten Sozialarbeitenden FH Laurent Clavien et Amra Grisevic in einer Studie über die niederschwellige Jugendarbeit des Aslec (Verein für Kultur und Freizeit, Siders).

Die Stärke dieser Präventionsarbeit ist die regelmässige Präsenz der Sozialarbeiterinnen und Sozialarbeiter im öffentlichen Raum – in den Quartieren, Schulhöfen und bei Konzerten – und der Einbezug von gleichaltrigen positiven Vorbildern. Noch werden die Jugendlichen, welche aufgrund ihrer Akzeptanz in der Gruppe ausgewählt wurden, von Sozialarbeitenden begleitet. Nach einer gezielten Ausbildung sollen diese gewisse Präventionsaufgaben an Festivals selbständig übernehmen können.

sont ceux qui boivent le matin qui ont un problème.» En fait, la plupart de ces jeunes s'alcoolisent très fortement tous les week-ends. Je partage alors avec eux mon expérience professionnelle à la Villa Flora, en expliquant que si les personnes se trouvent là-bas en traitement, ce n'est pas parce qu'elles buvaient tous les matins.

C'est tout le travail préalable que nous avons fait sur le terrain qui nous a permis de développer cette approche



Les jeunes engagés par l'Aslec ont pour première mission de circuler à l'intérieur et à l'extérieur du festival, afin de prévenir l'alcoolisation excessive. Ici, ce sont André et Tanguy, au premier plan, suivis par Alexandre et Jovan. Ils ont entre 16 et 21 ans. A droite, Laurent Clavier. Sur scène: Jethro Tull!

Vous intervenez également lors des festivals. Quelles méthodes pratiques avez-vous adoptées pour approcher les jeunes lors de ces manifestations ?

AMRA GRISEVIC: Une première démarche a été de distribuer des sacs-poubelle, d'aller vers les gens en les invitant à ne pas laisser les canettes et les bouteilles par terre. Souvent, c'est très bien pris, et ça permet d'entrer en relation.

LAURENT CLAVIEN: Cette démarche s'avère de moins en moins utile, car les organisateurs commencent à mettre eux-mêmes des poubelles à disposition. Pour ma part, je préfère nettement l'autre outil que l'on a mis en place, qui est de distribuer des petites bouteilles d'eau aux jeunes. Ça leur permet de se dire: «Ah! C'est vrai qu'il ne faut pas que j'oublie de boire aussi du non-alcoolisé dans la soirée,

pour ne pas me sentir mal le lendemain, pas que la fête soit gâchée.» La bouteille d'eau entre deux bières permet de s'hydrater et de ne pas finir à vomir aux urgences.

AMRA GRISEVIC: En gros, nous essayons de limiter les dégâts. Dans les festivals, c'est vraiment ça...

LAURENT CLAVIEN: Personnellement, j'ai de la peine à intervenir en milieu festif. Pour moi, la prévention par les pairs a beaucoup plus de sens. Ça passe largement mieux quand ceux qui font de la prévention sont des jeunes connus des autres, plutôt que si c'est moi, travailleur social, qui intervient au milieu du festival en disant: «Faut pas se battre, faut pas trop boire!»

Comment avez-vous intégré les jeunes à cette approche de prévention par les pairs ?

LAURENT CLAVIEN: Nos prédécesseurs ont commencé avec des équipes de 15 jeunes qui assureraient bénévolement la sécurité. En contrepartie, ces jeunes avaient droit à l'entrée au festival. Nous avons commencé à affiner ce concept à partir de 2011, en prenant des équipes de 2 à 4 jeunes qui sont désormais payés par les organisateurs. Les jeunes que nous choisissons sont respectés des autres, ce sont des figures marquantes. Nous savons qu'ils vont calmer les gens au lieu de s'exciter.

AMRA GRISEVIC: C'est tout le travail préalable que nous avons fait sur le terrain qui nous a permis de développer cette approche. Ces jeunes nous connaissent, c'est nous-mêmes qui les formons. Le fait qu'ils soient payés par les organisateurs les valorise.

LAURENT CLAVIEN: Nous les avons emmenés cinq ou six fois dans les festivals pour

leur montrer ce qu'ils doivent faire. Ils sont engagés par les organisateurs du festival. Au carnaval de Miège, par exemple, ils ont une radio sur eux, pour leur permettre d'être en contact avec les «sécus» et avec le comité, ils font vraiment partie de l'organisation.

AMRA GRISEVIC: Nous leur disons toujours que s'il y a une bagarre, il ne faut pas qu'ils s'en mêlent. J'insiste également sur ce point auprès des organisateurs. En revanche, s'ils voient un groupe de jeunes où ça commence à mal tourner, ils vont appeler les agents de sécurité. Mais comme certains des jeunes sont leurs amis, il ne faut pas non plus qu'ils se mettent à dos toute la ville. C'est sensible pour eux. On leur dit: «Vous vous rendez compte que ce soir vous êtes de l'autre côté de la barrière. Mais vous n'êtes ni des agents de sécurité ni des flics.»

Amra Grisevic s'entretient avec Alexandre et Jovan. L'une des actions de prévention consiste à distribuer des bouteilles d'eau aux jeunes festivaliers.



A quelles difficultés êtes-vous confrontés lorsque vous intervenez dans les festivals ?

LAURENT CLAVIEN: Le problème réside surtout à l'extérieur du festival, où des jeunes qui n'ont pas l'âge ou pas d'argent pour entrer vont rester toute la soirée à boire de l'alcool. D'un côté, il y a le festival avec une organisation pour la sécurité qui fonctionne assez bien, et il y a l'extérieur du festival, où c'est pour moi plus dangereux.

AMRA GRISEVIC: Cela dépend aussi des festivals. Il y a des festivals où les gens sont très alcoolisés, où il y a beaucoup de monde, et où l'on a de la peine à circuler.

En tant que travailleurs sociaux, vous êtes amenés à réagir selon vos sensibilités propres. Avez-vous des divergences quant au fait d'intervenir en milieu festif ?

LAURENT CLAVIEN: Tout ce que je peux faire dans un festival, c'est éviter que quelqu'un tombe dans un coma éthylique. Mais je ne peux pas rentrer en lien avec des gens qui sont trop saouls.

Cela fait l'objet d'un débat au sein de la plateforme romande des travailleurs sociaux hors murs. Certains collègues pensent qu'il n'est simplement pas possible de faire de la prévention en milieu festif au-delà de 20 h 30!

AMRA GRISEVIC: Personnellement, si je vois un jeune qui a besoin d'aide, j'y vais, même s'il est gravement alcoolisé. C'est aussi la raison pour laquelle je pense qu'il est nécessaire de rester sur place jusqu'à la dernière heure. Je me souviens d'un jeune homme que j'ai pu aider. L'année suivante, dans un festival, il s'est approché de moi et m'a dit: «C'est toi l'année passée qui m'a ramassé. Je te jure, ça m'a servi

Certaines discussions, certaines rencontres dans ces festivals ont débouché sur des suivis individuels

de leçon. Tu verras, tu pourras me croiser plein de fois dans la soirée, je ne serai pas bourré.»

Quelles perspectives d'évolution voyez-vous pour ce programme de prévention par les pairs ?

LAURENT CLAVIEN: Nous aimerions que les jeunes tournent dans le festival de manière autonome, sans notre supervision. Je pense que ça aurait beaucoup plus d'impact.

AMRA GRISEVIC: Pour moi, ça a encore du sens d'être à leurs côtés, parce que ces jeunes n'ont pas acquis l'expérience suffisante pour agir seuls. Mais cela va évoluer. Nous avons eu récemment, et pour la première fois, une réunion avec les responsables des trois grands festivals de Sierre. L'utilité de la prévention par les pairs dans les festivals est reconnue de manière unanime. Il s'agit mainte-

nant de professionnaliser le fonctionnement. Un groupe de travail sera constitué, auquel nous prévoyons d'intégrer la Fondation Addiction Valais ainsi que la police. A moyen terme, il s'agit d'impliquer un plus grand nombre de jeunes, et de renforcer leur formation.

Comment se fait le passage du collectif au suivi individuel ?

AMRA GRISEVIC: Certaines discussions, certaines rencontres dans ces festivals ont débouché sur des suivis individuels. Je pense à une jeune fille que j'ai croisée dans un festival alors qu'elle était très alcoolisée. Plus tard, j'ai appris qu'elle avait fini dans un coma éthylique. Je l'ai contactée et elle a accepté d'en parler. Elle n'avait même pas 16 ans. Je discernais beaucoup de problèmes dans son milieu familial: sa relation avec le beau-père,

L'alcool est très présent, mais le festival Tohu Bohu se déroule sans incident grave. Les jeunes de l'Aslec sont respectés par les festivaliers. Des discussions s'engagent.

Nous sommes complémentaires des institutions, car nous sommes vraiment sur le terrain, en contact quotidien avec les citoyens



Les jeunes de l'Aslec continuent leurs tournées jusqu'à la dernière heure. S'ils rencontrent un festivalier qui a besoin d'assistance, ils accompagnent la personne et préviennent les infirmiers.

l'absence de limites à la maison, la maman alcoolique. J'ai accompagné la mère et la fille pendant environ six mois. J'aurais voulu que cela débouche sur un suivi avec Addiction Valais, mais ça n'a pas été possible. J'ai alors tenté de travailler avec elle sur son parcours. Je lui ai demandé: «Comment vas-tu gérer ta consommation? Est-ce que tu vas totalement arrêter de boire?» Par la suite, j'ai souvent revu cette jeune fille dans les festivals, et je n'ai plus eu de souci avec elle.

De quelle manière votre activité hors murs est-elle à la fois distincte et complémentaire du travail d'autres institutions sierroises qui interviennent auprès des jeunes?

LAURENT CLAVIEN: Ce qui distingue le travail social hors murs, c'est le principe de libre adhésion. On ne peut pas forcer les jeunes à venir

nous trouver. Par contre, lorsqu'ils rentrent en institution, c'est que le juge a dicté des mesures de contrainte. Nous sommes complémentaires des institutions, car nous sommes vraiment sur le terrain, en contact quotidien avec les citoyens de la ville, ce qui nous permet de découvrir des situations qui nécessitent des placements en institution.

AMRA GRISEVIC: Lorsque le jeune est placé en institution, c'est que le problème est vraiment cerné. De notre côté, nous intervenons en amont, en faisant le travail préventif que les travailleurs sociaux en institution ne peuvent pas faire, simplement parce qu'ils ne sont pas sur le terrain. Nous faisons un peu le lien entre tout ce qu'il y a autour du jeune. Et nous sommes souvent les premiers à le prendre. Par exemple, un jeune sorti du 3^e cycle, cela fait deux ans qu'il ne fait

plus rien, il n'est connu d'aucune structure. Notre fonction nous permet de le rencontrer, puis de le mettre en lien avec différentes structures. C'est pourquoi le travail de réseau est primordial. Désormais, nous travaillons avec des pédiatres, l'Office de la protection de l'enfant, la Direction des écoles, les professeurs.

Pour quelles raisons, selon vous, les jeunes sont-ils amenés à boire?

AMRA GRISEVIC: Les jeunes ont toujours bu, moi j'ai bu, vous avez certainement bu vous aussi. Un jeune m'a dit une fois: «Si je ne bois pas, je ne peux pas draguer.» Mais j'ai surtout l'impression qu'ils s'embêtent. Ils le disent. J'ai l'impression que ce que vivent les jeunes aujourd'hui est beaucoup plus difficile que ce que nous vivions à leur âge. Aujourd'hui, c'est

dur. Des places d'apprentissage, il n'y en a pas beaucoup. Les jeunes subissent une pression de plus en plus grande.

LAURENT CLAVIEN: Pour ces jeunes qui ont plus de difficultés et qui ne parviennent pas à avoir un CFC, il manque des places de travail toutes simples, ces petits jobs manuels pour lesquels ils sont doués, et qu'ils éprouvent du plaisir à faire. A cause de ce manque, ils trouvent moins facilement leur place.

Propos recueillis par Pierre Rouyer
et Laurent Dorsaz
Photographies d'Andrea Alborno

André et Jovan s'accordent une pause. De son côté, Alexandre prend très à cœur le rôle qui lui est confié. Son souhait: devenir travailleur social.